LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE...

CONCLUSIONS:

Dans une chambre peu meublée mais propre et qu'égaient des étoffes claires, un enfant est sur le point de naître. Contente de son modeste intérieur et fière surtout de n'avoir point de dettes, la jeune mère a retardé le plus possible son départ de l'atelier de couture. Depuis deux jours seulement elle reste au logis, occupant ses loisirs à de menus travaux. Les douleurs l'ont prise ce matin, au réveil, et comme les voisines expérimentées ont assuré que sa délivrance n'aurait pas lieu avant le milieu du jour, son mari, pour ne pas perdre un temps précieux, s'est rendu comme d'habitude à l'atelier, qu'il ne quittera qu'à midi. Il besognera peu, sans doute, pendant cette matinée; il oubliera souvent de conduire son outil pour conter à ses camarades l'événement qui le préoccupe et les rêves qui l'agitent; mais il aura gagné 2fr.50, et ces 2fr.50, c'est presque la nourriture d'une journée tout entière.

L'enfant né, qui l'allaitera? Là-dessus, le débat est clos depuis longtemps. L'ouvrière se résoudra bien, si la nécessité l'y oblige, à mettre son second enfant en nourrice; mais elle garde jalousement le fruit de sa première maternité, comme si, bien qu'ayant toutes raisons de regarder l'avenir avec confiance elle discernait les malheurs qu'il prépare. Elle allaitera l'enfant le matin, avant de se rendre à l'atelier, à midi, le soir; et la voisine, quelque femme d'âge qui vit seule, le surveillera le reste du jour. C'est là la période la plus heureuse de la vie ouvrière. Si nul accident, nulle catastrophe n'apporte fortuitement le trouble dans le ménage, le contentement, la paix et l'ordre y règnent, et l'ouvrier se tient, un peu égoïstement, à l'écart des agitations sociales.

Mais combien dure ce calme? Cinq ou six années suffisent pour produire dans cet intérieur une révolution fatale et sans remède. La mère a d'autres enfants, et avec eux survient la gène. Une dette se creuse, et dans l'effort incessant à la combler, la surveillance inquiète exercée naguère sur le premier-né se relâche insensiblement. La femme prolonge sa *«journée»* jusqu'à huit heures, l'homme jusqu'à neuf ou dix heures: la vie de famille d'autrefois disparaît. L'enfant vit surtout dans le ruisseau, avec les gamins du voisinage, corrompus et corrupteurs, et ce n'est pas sans une douloureuse surprise qu'on entend parfois sortir de sa bouche les paroles les plus grossières. Comment, harassés de fatigue, inquiets de la misère prochaine, qu'ils redoutent encore jusqu'à ce que l'accoutumance la leur fasse envisager et supporter hélas! comme le lot naturel du prolétaire, les parents auraient-ils le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour donner à l'enfant les soins matériels et moraux? Et c'est alors que l'infortuné court le plus grand risque de verser dans le vice, sans qu'on puisse l'imputer à crime à ses parents ou à lui-même.

Douze ans... C'est l'âge où l'enfant quitte l'école pour commencer son apprentissage. Par quel prodige parviendra-t-il à pénétrer les secrets de sa profession? Ce n'est pas un apprenti que s'est adjoint le chef d'équipe, c'est un commissionnaire, dont on utilise la force naissante à conduire ou à porter de lourds fardeaux et qui perd en courses la plus grande partie de ses journées. Tant bien que mal, entre deux sorties, il apprend à river une pièce ou à l'ajuster; mais s'il n'est pas doué de quelque intelligence, que sera-t-il jamais qu'un ouvrier de second ordre, apte seulement aux besognes toutes faites? A midi, il déjeune de pommes de terre ou de mauvaise charcuterie, et s'il a pu cacher à ses parents la rétribution d'une course exceptionnelle, il termine son repas par une *«goutte»* prise, en crainte des remontrances ou des sarcasmes, dans un bar où ne fréquentent point ses compagnons d'atelier. Car, et c'est une remarque essentielle à faire, c'est surtout de treize à dix-huit ou vingt ans que l'ouvrier hante l'estaminet. Il n'y est point attiré, sans doute, par le goût des boissons; souvent même il laisse

demi-plein le verre d'alcool qu'il se fit servir; ce qui l'y pousse, c'est la manie d'imitation des enfants, le besoin de se persuader qu'il a atteint l'âge d'homme, et que, comme l'homme, il peut absorber des liqueurs fortes. Mais si, par malheur, il contracte la passion de l'ivrognerie, le voilà perdu, car la caserne l'appelle pour achever sa ruine, et, rentré dans la vie civile, il lui restera bien peu d'énergie pour s'affranchir d'habitudes funestes. N'oublions pas, toutefois, que, pour la plupart de ces jeunes gens, la période de ving-cinq à trente ans est salutaire. Familiarisés déjà avec les difficultés de l'existence, connaissant le prix des choses, bientôt unis à une compagne de travail, le cabaret, naguère encore une habitude, n'est plus pour eux qu'une distraction passagère, à quoi ils préfèrent encore pendant l'été la joie des courses à travers champs.

Si depuis son départ de la caserne jusqu'à son mariage, le jeune ouvrier a pu réaliser quelques économies, s'il est surtout intelligent et habile, les premières années de son ménage seront heureuses. Mais viennent les enfants, et il faut d'abord restreindre les dépenses: plus de mets recherchés le dimanche, plus de promenades coûteuses; puis ces privations même deviennent insuffisantes, et la dette commence. Les épreuves s'ajoutent aux épreuves. Des enfants, l'un a eu la rougeole, celui-ci des convulsions, celui-là quelque autre des affections du premier âge. La mère souffre de douleurs gastriques; le père a été frappé d'une fluxion de poitrine. D'année en année le prix des vivres augmente et le loyer devient plus considérable. Les modestes bijoux acquis pendant les premiers temps du mariage s'en vont au Mont-de-Piété, les reconnaissances chez le préteur sur gages. L'atelier où l'homme travaillait depuis quinze ans périclite, le salaire diminue, le patron licencie quelques ouvriers ou vend un établissement ruineux: c'est le chômage, un chômage parfois bien long, suivant l'âge de l'ouvrier et le métier qu'il exerce.

Dès lors quelle sera la vieillesse de ces pauvres gens? Leurs enfants leur viennent en aide, il est vrai; mais en quelle mesure! Le garçon gagne 1 franc ou 1fr.25, la fille 0,50 ou 0,75. Aussi, jusqu'à leur dernière heure, traîneront-ils pesamment leur existence, l'homme écarté des ateliers parce qu'il ne peut plus fournir un travail rémunérateur, la femme courbée sur des travaux de couture payés à la tâche, et qui seront l'unique ressource du ménage lorsqu'à leur tour les enfants se seront mariés.

Ce tableau de la vie ouvrière est-il complet? Sont-ce là toutes les misères auxquelles la société condamne ceux de ses membres qui, faute de ce levier nécessaire: l'argent, ne peuvent tirer parti d'une force et d'une intelligence au moins égales à celles du commun des hommes; ne manque-t-il rien à ce dénombrement des douleurs qui affligent l'ouvrier? Hélas! que de pages il faudrait encore pour achever ce martyrologe! Et comme, à mesure qu'on pénètre son existence, on s'étonne de son courage à supporter le malheur, de sa patience à en secouer le joug! Combien sont-ils, ceux qui rêvent de bouleversements soudains où s'anéantirait le vieux monde, à côté de ceux qui, calmes et longanimes, attendent d'on ne sait quelle chimérique évolution, d'une nouvelle nuit du 4 août peut-être, la transformation sociale si ardemment désirée? Pourtant, à intervalles de plus en plus rapprochés, éclatent entre le capital et le travail d'effrayants conflits, d'où celui-ci, s'il en sort vaincu, emporte du moins la conscience, chaque fois plus précise, de sa force; de jour en jour croissent en nombre et en étendue les revendications du prolétariat et le moment semble proche, plus qu'il ne l'a jamais été, où toute compression des classes populaires, toute résistance à leurs impérieux désirs seront enfin devenues impossibles. A mille symptômes sur la signification desquels les clairvoyants ne se méprennent plus, à mille secousses intenses et profondes qui l'ébranlent et le désagrègent, il ne paraît plus douteux que l'organisme économique actuel n'en soit à vivre ses dernières heures, et certaines gens (parasites dont la désertion annonce la perte prochaine du navire) sont déjà passés sur la barque nouvelle.

On s'est demandé quelquefois si la condition des peuples inférieurs n'est pas préférable à celle des classes pauvres des pays civilisés, si les pasteurs du Chili et du Brésil, par exemple, ou les indigènes d'Afrique, libres et certains de subsister à condition d'être habiles et robustes, ne sont pas plus heureux que les ouvriers d'Europe, dont la vie est subordonnée aux caprices de l'échange, c'est-à-dire à l'intérêt que peut avoir le producteur à augmenter ou à diminuer sa production, suivant les besoins du marché? Eh! bien, si paradoxale que paraisse cette interrogation, si contraire aux idées reçues, on ne saurait, dans les circonstances actuelles, réfléchir trop longuement avant d'y répondre. *«Non,* dit un économiste, d'ailleurs superficiel, *il n'est pas vrai que le Pawnie ou le Delaware, qui ne voit et ne veut rien au-delà de sa cabane de branchages, soit l'égal du Français, de l'Italien, incapables de vivre hors des confortables habitations de Paris ou des palais de marbre de Gênes ou de Venise?».* Il

semble, n'est-ce pas, que le Français, l'Italien dont parle notre auteur, soient des puissants de Paris et de Venise? Nullement; ils appartiennent à l'élément pauvre de ces orgueilleuses cités, et n'est-ce pas dès lors une insultante ironie que de croire l'ouvrier d'Europe fier d'habiter des capitales aux princières demeures, lui, condamné à vivre au fond des plus sordides quartiers, en de repoussants logis privés d'air et de lumière?

Etrangers à nos besoins et à nos ambitions, les primitifs regardent la vie comme un voyage qu'il faut accomplir dans les meilleures conditions d'agrément et de repos, et pourvu qu'ils subsistent, peu leur importe d'amasser des richesses. Ils paraissent ainsi comprendre que chaque homme porte en soi le bonheur et qu'on l'amoindrit et le gâte en le puisant dans le malheur des autres. Tout leur appartient: la terre et le feu, l'air et l'eau. A leur domaine ils ne sentent point les limites que trace au monde civilisé la rapidité des communications. Quelques heures d'une chasse heureuse les pourvoient en abondance; l'arbre leur donne ses fruits et son bois, la terre ses sources et ses pâturages: en faut-il davantage pour couler une paisible existence?

Mais combien diffère le sort du prolétaire européen ou américain? Celui-ci, privé du nécessaire, quand sous ses yeux flamboie le luxe, occupé à travailler les bois précieux, à ouvrer l'or et l'argent, à sertir les gemmes fulgurantes quand il ne possède qu'un lit de misère où la fatigue l'endort d'un sommeil animal, réduit à tisser les plus soyeuses et les plus fines étoffes quand sa compagne peut à peine se vêtir, n'éprouve-t-il pas mille souffrances physiques et morales inconnues de ses frères du continent noir? Les contrastes, dit M. Paul Bourget **(1)**, entre l'affreuse réalité de certaines détresses et l'inutile insanité de certains luxes n'expliquent-ils pas mieux que les plus éloquentes théories pourquoi la rage de détruire simplement la société s'empare, à de certaines heures, de certaines têtes?

Est-ce à dire que nous fassions le procès à la civilisation? Non, certes. Le progrès est un fleuve, dont on peut détourner, mais non arrêter le cours, et de même que le fleuve fertilise les contrées qu'il traverse, de même le progrès, loin d'être un obstacle à l'harmonie et au bonheur, en est le germe naturel. La civilisation, c'est l'homme subjuguant les forces mécaniques pour en faire les auxiliaires de sa vie et goûter le repos que lui ont mérité des milliers de siècles de labeur; c'est la nature astreinte à produire en abondance toutes ses richesses pour les dispenser également entre tous ceux à qui elle a donné l'existence. Mais, comme les *Mauvais Génies,* suivant la légende indienne, tarissent parfois les sources pour rappeler à l'homme qu'il est l'esclave des dieux, comme le judaïsme a proclamé la tare originelle pour expliquer et justifier les inégalités de ce monde, de même la ploutocratie, détournant le cours du progrès, s'est emparée des forces qu'il anime et des intelligences qu'il éveille pour décupler ses propres jouissances aux dépens même de l'existence du commun troupeau.

On connaît cette légende de l'esclavage rapportée par Lamennais. «Il y eut autrefois un homme méchant et maudit du ciel, et cet homme était fort, et il haïssait le travail, de sorte qu'il se dit: comment ferai-je? Si je ne travaille point, je mourrai, et le travail m'est insupportable. Alors il lui entra uni; pensée dans le cœur. Il s'en alla de nuit et saisit quelques-uns de ses frères pendant qu'ils dormaient et les chargea de chaînes. Car, disait-il, je les forcerai, avec les verges et le fouet, à travailler pour moi, et je mangerai le fruit de leur travail. Et il fit ce qu'il avait pensé, et d'autres, voyant cela, en firent autant, et il n'y eut plus de frères: il y eut des maîtres et des esclaves». C'est là toute l'histoire sociale. Au lieu de servir à payer tous les hommes des fatigues qu'avaient coûtées leur enfantement, les forces mécaniques n'ont fait qu'accroître la puissance et l'oisiveté des forts en mettant à leur merci la vie des faibles, et les uns ont frustré les autres des richesses conquises sur la nature pour les contraindre à passer sous le joug. Faut-il en accuser la civilisation? Assurément non, pas plus que la locomotive d'avoir broyé l'imprudent tombé sous ses roues ou la foudre d'avoir frappé le chêne aux séculaires frondaisons.

Quelle est donc, en définitive, la véritable cause du désordre économique dont souffre le corps social? Qu'est-ce qui produit les longues journées de travail, les petits salaires, les accidents, le chômage, la misère, l'alcoolisme, la mort hâtive et misérable? C'est l'accaparement de la richesse, c'est-à-dire des produits naturels ou manufacturés, par les valeurs d'échange; en termes plus simples, c'est l'accaparement de la valeur d'échange elle-même, puisqu'en état capitaliste l'argent, c'est le produit. *«On*

(1) *Outre-Mer,* VI.

comprend avons-nous dit ailleurs **(2)**, *que le numéraire, s'il bornait son rôle à celui de valeur d'échange strictement représentative de la valeur des produits échangés, se répartirait également et fatalement entre tous les individus qui produisent et qui consomment, et ce serait presque la solution de la question sociale».* Mais il ne se borne pas à ce modeste rôle; il se prête aussi merveilleusement à la spéculation, et concentré dans les mains habiles, il donne à ses possesseurs une puissance supérieure même, parce que nul ne la conteste, à celle des plus redoutés conquérants. Qu'arrive-t-il alors? Les journaux le rapportent.

«Je me souviens, écrit l'un d'eux, *d'avoir parlé naguère d'un monstrueux cas d'abus de la propriété qui s'était produit dans l'ouest des Etats-Unis. Un milliardaire, propriétaire de territoires grands comme la France, habités et cultivés par une nombreuse population de locataires, de métayers, de fermiers, avait jugé bon, en un jour de caprice, d'expulser tout ce monde et de laisser ses terres en friche. On devine ce qu'avait été cette exode, qui réduisait des milliers d'hommes à la misère. Mais le propriétaire était dans son droit, et il fallut subir cet accès de folie. Voici un autre fait, qui s'est passé, il y a très peu de jours, dans un pays proche du nôtre, en Suisse. Les chemins de fer du Nord-Est ont un capital divisé en 120.000 actions. Or, sur ce chiffre, 70.000 appartiennent à un seul possesseur, un certain M. Guyer Zeller, qui se trouve ainsi maître absolu de la majorité et, par conséquent, de la ligne. Ce personnage, qu'on dit inféodé à une bande de banquiers allemands, vient, à l'assemblée générale des actionnaires, de faire une véritable révolution, chassant les administrateurs, les remplaçant tous par ses créatures, s'emparant de la direction complète et absolue, sans que les protestations de la minorité (50.000 actions) aient pu prévaloir contre ce despotisme capitaliste. Ça été comme une subite révélation de la dangereuse puissance du capital. Jusqu'ici il était de mode de traiter de chimériques les craintes de quelques-uns sur les conséquences d'une mainmise du capital sur les forces vives d'une nation. Eh! bien, les Suisses voient à la merci d'un seul homme toutes leurs communications avec le Nord-Est, avec l'Allemagne et avec l'Autriche...».*

Quelques mois auparavant, M. Paul Degouy avait commenté, en termes pareils, cette autre manifestation du *jus utendi et abutendi* concédé au propriétaire: *«C'est vraiment épouvantable tout ce qu'on nous raconte sur la situation des paysans en Andalousie. Ce n'est même plus la lutte pour la vie, c'est la lutte contre la faim, contre la mort. Les boulangers des campagnes attendent la nuit pour distribuer en secret le pain à leurs clients, dans la crainte que leurs envois ne soient pillés en route. Les ouvriers agricoles se nourrissent d'herbes, de racines et de fruits sauvages. Et l'on a vu des mères donner des décoctions de pavot à boire à leurs enfants, afin de stupéfier ces petits êtres, afin de les empêcher de demander du pain! Et cependant, où peut-on rencontrer une population plus laborieuse et des terres plus fertiles? La vérité, c'est qu'en Andalousie il y aurait à manger pour tout le monde si la population avait le droit d'y travailler. Malheureusement la petite propriété n'y existe pour ainsi dire pas, et les grands propriétaires, voulant réagir, disent-ils, contre l'avilissement des prix, s'entêtent à laisser leurs domaines en friche. Un seul d'entre eux, le duc de Oscona, eut la généreuse idée, il y a une dizaine d'années, de partager une partie de ses immenses propriétés entre ses «ranchos». Mais la noblesse terrienne se coalisa contre ce novateur, le gouvernement prit ombrage d'un projet qui devait donner le droit de vote à de nombreux ouvriers, et le duc de Oscona, catéchisé de toutes parts, hésitant, malade, renonça à ses projets. Il est mort depuis. Et les ranchos meurent de faim».* En juillet 1895, trois cents mineurs des houillères de Spring Valley (Illinois) offraient aux propriétaires de signer un contrat de travail par lequel ils renonceraient à tout salaire pourvu qu'on leur garantit, à eux et à leurs familles, une habitation confortable, la nourriture, les vêtements et le chauffage. Pour justifier cette offre de retour au servage, ces trois cents mineurs déclaraient que depuis 1892 ils avaient manqué des choses les plus nécessaires à la vie, et que, plutôt que de continuer à vivre dans ces conditions, ils préféraient devenir serfs.

Ajoutons à ces exemples de l'égoïsme et de l'avidité capitalistes la transformation des propriétés anglaises en territoires de chasse, et l'on aura un suffisant aperçu de la prépondérance que possède la fortune en notre état social. Elle peut à son gré activer ou tarir la source économique, ruiner les peuples ou les mettre à la tête du monde, consolider les gouvernements ou les jeter dans la poussière, donner ou ôter la vie, sans avoir rien à débattre avec des lois que ses courtisans ont façonnées à son usage.

(2) *L'Art social,* publié par M. Gabriel de la Salle, janv. 1894, p.15.

(*) *droit d'user et d'abuser.*

Le pire, c'est qu'à un pareil mal il n'y a plus de remède transitoire, tant est devenue vive la bataille des intérêts. Au souvenir des luttes qu'il a dû lui-même soutenir pour acquérir fortune et puissance, l'homme brûle, dès qu'il se sent fort, de venger les injures et les souffrances passées, et il en punit non point ceux qui le molestèrent, mais ses anciens compagnons d'infortune restés sur le chemin. Le glaive devient son droit, la richesse son but, l'oppression son moyen. Comme le Pélasge il s'écrie: *«Mes biens me tiennent lieu de tout. Avec ces armes, je laboure, je moissonne, je foule le vin au pressoir. Elles m'attirent mille démonstrations de respect de la part du public. Chacun m'appelle son seigneur».*

Aussi quelle inflexible cruauté montre-t-il quand il s'agit de défendre l'*«ordre social»*! Le sang ruisselle aux carrefours, le soleil éclaire d'horribles scènes de carnage. Pressés et confondus, les bataillons ennemis se dévorent, plus cruels que les panthères aux prises avec un troupeau de rhinocéros. Des cris déchirent l'air; la vie s'écoule goutte à goutte des corps informes et pantelants que le vainqueur foule aux pieds. La fureur triomphe du droit et la férocité de l'intelligence. Le père est couché auprès de son fils; les vaincus, les morts et les mourants sont entassés, noyés dans le sang ou étouffés sous la poussière. Les cris de haine, les murmures de colère, les gémissements, les sanglots se mêlent et forment des sons confus, inarticulés, qui montent jusqu'au ciel et portent dans les cœurs la terreur et la compassion.

Mais quoi! répond une courte science, c'est l'effet d'une concurrence commune aux trois règnes de la nature, fatale, par conséquent, et à laquelle nul ne peut se soustraire. Il faut donc s'y résigner et appliquer toutes ses ressources à la rendre moins insupportable. Un instant. S'il est vrai que la vie doive être fatalement un champ de bataille et l'homme un loup pour l'homme, pourquoi réprouvez-vous, d'abord, la révolte de la victime quand vous admirez les coups du victimaire, et comment, ensuite, osez-vous proclamer la supériorité de l'intelligence sur l'instinct? Ou la destinée de l'homme est, en effet, de conquérir de haute lutte son existence, et il n'y a plus de droit, plus de justice, l'insurrection seule échappe au naufrage de toutes les conceptions philosophiques; il n'est même plus permis de considérer la raison de défense sociale comme un principe, car il n'est pas plus *«justifiable»* pour l'homme d'opprimer que de résister à l'oppression. La force demeure donc l'arbitre unique des spéculations et des hypothèses. Ou bien les facultés départies à la famille humaine, et qui ne permettent qu'à elle, notez-le, d'aider au travail de la nature, de reproduire ce qu'elle consomme, l'affranchissent de cette loi, et alors chacun de ses membres doit recevoir toute la part qui lui est utile des fruits dont la maturation est son œuvre.

Pour nous, nous concevons un état qui ne prétende point à *«discipliner»* le progrès et qui laisse chaque bras, chaque cerveau, mettre au service des autres bras et des autres cerveaux, pour en recevoir le même office, toutes leurs ressources et toutes leurs forces. Et nous ne savons s'il faut admirer plus que cet état ne gouverne pas déjà le inonde que de l'entendre encore qualifier d'utopique. Chaque fois qu'une controverse s'établit entre les adeptes de la société nouvelle et les sectateurs de la société présente, ceux-ci ne manquent point à dire: le fondement de la société, et qui l'a préservée de tous les périls, c'est l'intérêt qu'ont les hommes à s'y disputer la prééminence, car l'intérêt est la source même du progrès. L'obstacle à l'établissement du communisme, au contraire, ou à sa durée, si l'événement lui permet un jour de s'essayer à vivre, c'est ou ce sera l'absence de ce mobile. Il est dans la nature de l'homme d'éviter toute peine qui restera sans récompense, et une société réduite à compter, pour se maintenir, sur les dévouements est une société morte. - Qui le conteste? Oui, l'homme est bien imparfait, tant l'ont perverti les institutions millénaires, pour faire le bien, se dévouer, se sacrifier en vue du bonheur d'autrui. Peut-être, au reste, serait-il fâcheux qu'il y fût enclin, car il n'est pas bien sûr que l'esprit de sacrifice, qualité négative, soit plus louable que l'ascétisme et la résignation prêchés par le christianisme. Mais qui songe à le demander? La société communiste? Quoi! ne voyez-vous donc pas le mobile qu'elle offre à l'effort individuel? N'est-ce donc pas un intérêt bien puissant que celui qui subordonne la durée et la quantité du travail personnel, et partant la somme des joies morales et matérielles, au développement pour ainsi dire sans mesure du travail mécanique? Et l'esprit de parti, la haine des conceptions neuves, la terreur de la dépossession aveuglent-ils donc sur la fertilité inventive du savoir au point qu'on conteste l'approche du temps où seules, avec une *«intelligence»* mille fois supérieure aux intelligences individuelles parce qu'elle les résumera toutes, les forces naturelles aideront l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe?

Prenez telle matière qu'il vous plaira, suivez-en les métamorphoses depuis l'heure où la terre la

produisit, et dites s'il devrait jamais être besoin des bras de l'homme pour la façonner en vue de sa destination. La vapeur peut abattre l'arbre, le débiter, en sculpter les parcelles, les ajuster, enduire le meuble des vernis les plus délicats, le sécher et le transporter; elle sème le blé, le moissonne, le bat, l'engrange et le moud; elle foule le raisin, l'entonne et le met au cellier; elle soulève des navires et clôt sans la briser la fiole du cristal le plus fragile. Point de nerfs qui précipitent ses mouvements, point de lassitudes soudaines qui les suspendent. Rapidité, régularité, mesure, force, douceur: elle possède un ensemble de qualités qu'aucun homme ne pourrait réunir, mais que l'humanité, dont elle est la conquête, a le droit d'utiliser pour son bien-être. Reine du monde, en un mot, elle en doit devenir la maîtresse et la souveraine régulatrice. Il ne s'agit donc plus que des avoir lequel est le plus puissant: du mobile qui pousse l'homme à souhaiter la richesse uniquement parce qu'elle l'élèvera au-dessus des autres ou de celui qui l'inciterait à accroître son propre bien-être par des efforts profitables à tous.

FIN.

Fernand et Maurice PELLOUTIER.